

Épisode 1

Princesse dans le caniveau

-  **JonAthan** 15:47
M'ennuie de toi, bébé.
-  **A.n.i.t.a.** 15:47
😏
-  **A.n.i.t.a.** 15:47
Je dois aller travailler. :S
-  **JonAthan** 15:47
O.K., passe une belle soirée.
-  **JonAthan** 15:47
Je t'aime.
-  **A.n.i.t.a.** 15:48
😏 Bye ! (k)

Dernier message reçu le vendredi 22 août à 15:47

Comme premier emploi, on a déjà vu pire. Le dépanneur n'est pas loin de la maison, et le patron me laisse lire ou faire ce que je veux une fois mes tâches terminées. Tant que je m'occupe des clients. Et les clients, entre 16 heures et minuit, dans le quartier, ils ne se bousculent pas vraiment. Parfois, je réussis à lire un chapitre complet entre deux transactions. Si je tricotais, j'en serais déjà à ma troisième paire de mitaines depuis le mois de juin. Une par mois, ça me semble être une bonne moyenne...

Mais je ne tricote pas.

C'est tranquille, comme job, et puis, de toute façon, la place de *back vocal* pour la tournée de Justin Timberlake était déjà prise. Mais j'ai vraiment failli avoir le poste, par exemple. Avec un peu de chance, Justin serait passé dans le quartier, il m'aurait entendue chanter sous la douche et il m'aurait invitée à faire partie de sa tournée. Évidemment, j'aurais dit oui, et bien sûr, nous serions tombés amoureux. Jonathan aurait compris. Ou non. Il n'avait qu'à ne pas s'en aller tout l'été dans le Maine, chez sa famille. Justin est-il parti dans le Maine, lui ?

Non. Voilà.

Dans la mesure où je chante aussi bien que tous les losers qui chantent mal sur YouTube, mon travail au dépanneur me satisfait pleinement. Comme ma vie. Enfin, ça va, quoi. « Pleinement », c'est peut-être beaucoup dire ; ça fait *fresh*, j'avoue. Si on descend à « relativement », un coup de mailloche et c'est adjugé !

Ma vie me satisfait RELATIVEMENT. Ça signifie que mes parents ont pas mal de sous, MAIS qu'ils m'obligent à

travailler pour que j'apprenne la valeur de l'argent. Que je suis assez jolie, MAIS que j'ai des hanches trop larges et des genoux bizarres. Que j'aime beaucoup l'école, MAIS que les cours commencent bien trop tôt le matin. Et il y a toutes ces choses qui paraissent a priori le fun, jusqu'à ce qu'on lise ce qui est écrit en tout petit au bas du contrat.

À mes débuts au dépanneur, il m'a fallu deux bonnes semaines pour connaître par cœur toutes les marques de cigarettes et leur emplacement. Plus de temps que pour faire connaissance avec les habitués : la dame qui vient tous les soirs acheter une boîte de thon pour son chat allergique à la bouffe pour chats et un gratteux « parce qu'on ne sait jamais » ; monsieur Rezzato, qui s'accote au comptoir pour commenter les articles du *Journal de Montréal* et qui s'en va sans jamais rien acheter ; le jeune cadre dynamique qui cale sa bière dans sa voiture après m'avoir laissé deux dollars de pourboire comme pour acheter mon silence...

Il y a aussi le gars que je n'aime pas qui traîne avec ses *chums* dans le stationnement en avant du dépanneur. Malgré le panneau « Interdit de flâner », ils sont là presque tous les soirs, jusqu'à la fermeture, à ne rien faire d'autre que rire, boire et fumer. Lui, il entre parfois pour acheter des cigarettes ou un paquet de bonbons ; d'autres fois, un ou deux RedBull ; d'autres fois encore (rarement), un café. Je ne sais jamais pourquoi il entre quand il entre. La seule chose dont je suis sûre, c'est que ce gars-là est hautain, désagréable, et qu'il se croit beau. Pas le genre de gars à rougir ni à dire merci quand on lui dit qu'il est *cute*. C'est le genre à répondre : « Je sais. » Le genre qui sait tout, tout le temps.

Ce soir, il est entré alors que je lisais *La ferme des animaux*. Un très bon livre, si vous voulez mon avis. Je n'ai pas entendu la clochette de la porte, tout absorbée que j'étais par l'histoire. Il s'est approché du comptoir et s'est penché comme pour voir le titre de mon bouquin. Mon cœur s'est mis à battre plus vite. Peut-être qu'il me fait peur à cause de ce que mon patron a dit une fois à propos de lui et de ses amis : « Un jour, ces *bums*-là, ils vont finir par partir avec la caisse ! » Oui, c'est ça, je dois avoir peur de lui. Une sensation bizarre, de celles qui donnent chaud et qui coupent la respiration. Comme une décharge électrique, diffuse, étourdissante... déstabilisante.

Bref, il entre, la peur, l'étourdissement, il se penche... et je lui montre la couverture de mon livre.

— C'est *La ferme des animaux*, de George Orwell, que je lui apprends.

— 'Voulais juss' voir si y te restait des cartouches de Peter Jackson. *King size*.

— Ah ! euh... attends...

Évidemment.

Ça fait deux mois qu'il vient au dép' presque tous les soirs. Je ne sais pas ce qui m'a pris de penser qu'il allait décider, là, d'entamer une conversation. Bravo, championne, t'as eu l'air d'une épaisse pour rien ! Je me sens rougir, alors je rougis de plus belle. Pas comme quand on me dit que je suis jolie et que je réponds merci. Je rougis comme la fois où j'ai glissé sur une plaque de verglas dans la cour du collège et que je me suis étalée de tout mon long devant plein de gars de dix-sept ans. J'en ai encore mal aux paumes et aux genoux quand j'y repense. Et mal à l'ego.

Je trouve sa cartouche de cigarettes et je le fais payer sans vraiment le regarder, mais je n'ai pas besoin de le voir pour sentir son sourire en coin. Il s'allume une cigarette. C'est interdit de fumer. Interdit de flâner, et il flâne. Interdit de fumer, et il fume. On devrait lui interdire d'être intelligent, peut-être qu'il s'y mettrait. Bonne ligne, ça. Il faudrait que je la lui sorte. Maintenant.

Maintenant !

Je lève les yeux vers lui, prête à lui lancer ma réplique. C'était quoi, déjà ? « T'es beau quand tu fumes » ? Non, ce n'est pas ça. La peur... la peur me fait perdre mes esprits, fait flageoler mes jambes et trembler mes mains. Il me regarde. « Je sais », me disent ses yeux. « Petite conne », ajoute son sourire.

— La lecture, c'est pour les *fifs*¹, lâche-t-il.

Il sourit de plus belle, recrache la fumée de sa cigarette en l'air et se dirige vers la porte. J'ouvre la bouche pour rétorquer quelque chose, mais les mots ne veulent rien savoir. Au moment de quitter le magasin, il me regarde et me lance :

— Bye, là !

Puis, en se retournant, il marmonne pour lui-même : « Princesse... »

Mon père aussi m'appelle Princesse. Dans son cas, c'est gentil. C'est un terme d'affection, comme « Mon petit papa » (habituellement suivi de « tu peux me prêter ta voiture, s'il te plaît ? ») ou comme « Bébé », le nom que Jonathan me donne (normalement suivi de « on est ensemble depuis presque un an, je pense qu'il est temps qu'on fasse l'amour... »). Mais là,

1. homosexuel (péjoratif)

comme Monsieur-la-lecture-c'est-pour-les-fifs l'a prononcé, c'était une insulte. Il l'a soufflé avec dédain, presque avec dégoût. « Princesse », avec l'accent sur le P.

Oui, Princesse, et alors ? Qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse pour te convenir, Chose ? Que je m'habille comme tes copines, tout en noir, que je me maquille comme une voiture volée, que je troque mes bracelets de perles contre du cuir et des clous ?

Après ça, j'ai eu besoin de prendre l'air dans le frigo à bières, et avant que la vitre s'embue, j'ai vu ce qu'il avait vu.

« Princesse ! »

Moi, je n'ai pas mis d'accent sur le P. Je me suis souri. J'ai pensé que mon nouveau *gloss* m'allait drôlement bien et que Jonathan allait l'aimer.

« T'es pas mal *cute*, toi », je me suis dit. Pas si pire quand on ne voit pas tes genoux », j'ai ajouté. Mes genoux bizarres, qui ne paraissent heureusement pas derrière le comptoir, et, par-dessus, mes hanches plus larges que la moyenne des hanches normales. J'ai soupiré et je suis retournée à mon livre. Par la fenêtre, je l'ai vu rire avec ses amis, qui riaient, eux aussi, en flânant dehors, où c'est interdit de flâner. Son rire sonnait comme celui d'un gars de dix-ans ans quand une fille de douze ans tombe juste en avant de lui. J'ai rougi, encore.

Épais.

-  **Thomas** 17:52
Alors, c'est demain le grand jour, p'tite sœur ?
-  **A.n.i.t.a.** 17:52
Oui ! J'ai hâte ! 😊
-  **A.n.i.t.a.** 17:53
Venez-vous souper ?
-  **Thomas** 17:53
On part dans pas longtemps : P.O. finit de préparer ses trucs pour demain.
-  **Thomas** 17:53
Il est stressé en sale.
-  **A.n.i.t.a.** 17:54
Ça doit. J'espère que je vais l'avoir comme prof !
-  **Thomas** 17:54
😊 Bon, je te laisse, sinon on va encore dire que je ne sais pas garder un secret.
-  **A.n.i.t.a.** 17:55
Je vais être dans son cours ? 😊
-  **Thomas** 17:55
À tout de suite, la sœur.
-  **A.n.i.t.a.** 17:55
Dis-le-moi, si tu le sais !
-  **Thomas** 17:55
Hé ! hé !

----- Dernier message reçu le dimanche 24 août à 17:55 -----

Demain, c'est la rentrée. Enfin !

Nous n'avons parlé que de ça pendant tout le souper. Il y avait mon frère, Thomas, son amoureux, P.O., qui est prof de français à mon école, et, bien sûr, papa et maman.

Tout le monde pense que j'ai hâte de retourner au collège à cause de Jonathan, que je n'ai pas vu de l'été. Oui, évidemment, on sort quand même ensemble depuis presque un an... Il est gentil, je l'aime beaucoup. Enfin, je l'aime, quoi... si c'est juste ça, l'amour.

Quand j'ai dit ça en soufflant sur ma soupe, mon frère s'est exclamé : « Oh, oooooh ! » comme dans « Oh, oooooh ! Houston, on a un problème. »

Il a ri, je me suis justifiée, il a ri de plus belle, je me suis fâchée.

Maman s'en est mêlée :

— Anita, ton frère te fait marcher. Tu ne vois pas que tu fais son jeu ?

— J'ai quand même le droit de donner mon avis sur les amours de ma petite sœur chérie, non ? a-t-il répliqué. Quand tu tomberas vraiment amoureuse, tu le sentiras. C'est comme recevoir une décharge électrique, c'est étourdissant. Ça fait sourire sans qu'on sache pourquoi...

Mon frère a dit ça en regardant P.O. (« Monsieur Dubé » quand je le croise dans les couloirs de l'école) et lui a pris la main. Ils sont super *cute*, tous les deux.

Papa, qui arrivait de la cuisine avec la lasagne, a interpellé Thomas :

— Toi, tu préférerais certainement qu'elle nous ramène un de ces *bums* qui traînent dans le parking du dépanneur et

qu'elle finisse dans le caniveau avec une seringue piquée dans le bras, plutôt qu'elle sorte avec un garçon comme il faut, comme le p'tit Jonathan... Ça, ça serait romantique, hein ?

— Il ne faut pas généraliser, Louis; ce n'est pas parce qu'ils traînent un peu à droite et à gauche qu'ils finiront forcément drogués.

C'était P.O., défenseur de l'opprimé, de la veuve et de l'orphelin, qui donnait son opinion sur la question. Maman l'a soutenu :

— C'est vrai, Louis. Tu n'étais pas vraiment mieux à leur âge.

— Hum ! Aucun rapport. Tu crois que je ne les vois pas, avec leurs joints, leurs bières et leurs cigarettes, le soir, quand je vais chercher Anita ? Et ça s'embrasse à bouche que veux-tu, et ça s'assoit sur le trottoir ! Tu t'assois par terre, toi, Anita, pour embrasser Jonathan ?

— Papa !

— Oh ! Louis, laisse-la tranquille !

Il est chiant, mon père, quand il s'y met.

— Non, mais je demande... Anita, tu te vautres dans le caniveau pour embrasser ton petit copain ?

— Ben non !

— Voilà. C'est ma fille. Veux-tu aller me chercher le poivre à la cuisine, Princesse ?

Je suis allée chercher le poivre à la cuisine en souriant. Il est tannant, mon père, mais il me fait rire avec son expression « finir dans le caniveau ». C'est un drôle de mot, « caniveau ». Il donne le goût de s'y assoir et de frencher jusqu'à plus soif. C'est vrai que Jonathan n'est pas du genre à embrasser dans

un tel endroit. Pas comme le gars du dépanneur. Lui, c'est souvent qu'il s'y trouve, dans le caniveau. Assis sur son skate, c'est plus propre. Il n'y frence pas, par contre: il y fume. Je l'aurais vu, s'il avait frenché. C'est que je les observe, quand même...

Tiens, j'aurais dû interroger papa là-dessus : « Lequel c'est, qui embrasse à bouche que veux-tu dans le caniveau quand tu viens me chercher ? Celui qui a le skate sur lequel est inscrit « Empire », ou un autre ? Et si c'est de lui que tu parles, laquelle embrasse-t-il ? La brune avec les mèches roses, hein ? Pourrais-tu rouler sur cette fille (sans le toucher, lui), et ce, totalement par accident ? Pas pour lui faire mal, juste pour... » Mais ça aurait soulevé trop de questions. Des questions, encore des questions. Poser des questions, c'est quelque chose qui se transmet de génération en génération, dans la famille.

Surtout que, très honnêtement, il peut bien embrasser qui il veut, Monsieur-la-lecture-c'est-pour-les-fifs, ce n'est certainement pas moi que ça dérangera.

La rentrée, c'est demain. Demain !

Je serai contente de revoir Jonathan. Jonathan, qui a passé les vacances dans le Maine chez sa famille; Jonathan, à qui j'ai tellement manqué; Jonathan, qui a lu et aimé *La ferme des animaux*; Jonathan, qui ne fait pas de skate; Jonathan, qui ne frence pas assis sur le trottoir...

Jonathan, Jonathan, Jonathan.

— Qu'est-ce que tu fais avec le poivre, Princesse ? T'es partie le cueillir ?

— J'arrive !

On sonne.

C'est peut-être le gars du dépanneur qui vient me proposer qu'on s'embrasse dans le caniveau, mais en face de la maison pour ne pas que papa panique. Il m'aurait retrouvée en demandant mon adresse à Mehdi, mon collègue du dépanneur. Ou en me suivant, en s'accrochant à la voiture de mon père la dernière fois qu'il est venu me chercher au travail.

On sonne de nouveau. C'est lui, c'est certain.

— Anita, c'est pour toi ! me crie maman.

Décharge électrique, perte d'équilibre, confusion. Je ne pensais pas avoir si faim que ça.

— Ah ben ! regarde donc ça, toi, quand on parle du loup, Anita ! C'est Jonathan qui vient te voir. Viens-t'en, Princesse. Et n'oublie pas le poivre.